

SANDRINE COHEN

ROSINE

UNE CRIMINELLE
ORDINAIRE

"C'est l'un des textes
noirs les plus forts
de l'année." LIBÉRATION



GRAND PRIX
DE LITTÉRATURE POLICIÈRE
2021

Sandrine Cohen est comédienne, scénariste et réalisatrice de fictions et de documentaires. Elle se nourrit du réel pour alimenter sa fiction. *Rosine, une criminelle ordinaire*, qui s'intéresse aux mécanismes du passage à l'acte meurtrier, a reçu le prix Dora Suarez du Premier roman ainsi que le Grand Prix de Littérature Policière en 2021. *Tant qu'il y a de l'amour*, son deuxième roman, est publié aux éditions du Caïman.

Rosine
Une criminelle ordinaire

SANDRINE COHEN

Rosine
Une criminelle ordinaire



© Éditions du Caïman, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le six juin deux mille dix-huit, dans un appartement ordinaire, à Aubervilliers, le jingle du journal télévisé résonne, comme tous les soirs. Et, comme tous les soirs, avec le son de la télévision en fond, Rosine donne le bain à ses deux filles, Manon et Chloé, six et quatre ans. Sauf que ce soir n'est pas comme tous les soirs. Ce soir est un soir d'ombre, un soir où tout bascule, un soir où le monde bascule, en tout cas celui de Rosine. Mais, pour l'instant, il n'en est pas question, pour quelques minutes encore, il n'y a rien, ni dans l'air, ni dans le monde, qui laisse présager le drame à venir. Debout dans le salon, devant la télévision, Nicolas hésite. Il ne sait pas trop sur quel pied danser. Il vient de dire à Rosine qu'il avait besoin de réfléchir. Il adore Rosine, il adore Manon et Chloé, c'est juste que ce n'est pas le moment, pas encore. Il a vingt-cinq ans, c'est jeune et, s'il compte bien se poser à un moment, c'est un peu tôt. En plus, avec Rosine, ce n'est pas seulement de se poser dont il s'agit, c'est de devenir

père. Parce que s'il reste, il devient le père de Manon et Chloé, peut-être pas sur le papier mais dans les faits. Elles sont à demeure. Il hésite, et, même si au fond de lui, il sent bien que quelque chose cloche, il se rassure. Elle a eu l'air de bien le prendre. Il n'a pas vu le sourire de Rosine se contracter, à peine un muscle sursauter, comme un rictus au coin de sa bouche, une demi-seconde, invisible à l'œil nu pour le commun des mortels, rien. Quand même, il s'approche de la salle de bain. Rosine est accroupie près de la baignoire. Manon et Chloé sont dans l'eau, elles ont de l'eau jusqu'au nombril, un peu plus pour Chloé. Elles rient. La mousse du bain moussant fait leur joie, Manon fait des bulles et une barbichette à sa sœur. Elle souffle et rit aux éclats. Elle chante à tue-tête, bientôt rejointe par sa mère et sa sœur.

— Bateau sur l'eau, ma tantirelirelire. Bateau sur l'eau ma tantirelirelo. Maman est en haut qui fait des gâteaux, papa est en bas qui fait du chocolat. Bateau sur l'eau ma tantirelirelire. Bateau sur l'eau ma tantirelirelo...

Chloé fait une drôle de moue avec la bouche comme un « O », le « O » de l'eau, le « O » de « ma tantirelirelo », et d'aise, elle applaudit et éclabousse toute la pièce. Rosine rit. Nicolas est debout dans l'encadrement de la porte. Il hésite encore, il danse d'un pied sur l'autre, maladroit de la situation.

— Tu as besoin d'aide ?

Quel con, mais quel con, bien sûr que non elle n'a pas besoin d'aide, elle n'a jamais eu besoin d'aide pour donner le bain à ses filles, c'est leur moment, un moment privilégié qu'il est en train de saccager. Non, elle n'a pas besoin d'aide, elle a besoin qu'il reste. Soudain, quelque chose, quelque part, il recule, même dans son cœur.

— Rosine, j'ai juste dit que j'avais besoin de réfléchir.

C'est vrai en plus, il a dit ça, il a dit : « J'ai besoin de réfléchir. » Elle peut comprendre quand même, il a vingt-cinq ans, pas trente-cinq, comme elle, et ce n'est pas si simple, déjà, de s'engager, alors à vingt-cinq ans et avec deux enfants dans la balance, oui, elle peut comprendre. Rosine ne lui répond pas, elle n'a même pas eu l'air de l'entendre. Elle a juste suspendu son geste, sa main au-dessus de l'eau pour aller chercher le shampoing au moment où il a commencé à parler, à peine une hésitation, pas même un arrêt, rien, presque rien. Rosine est déjà en train de mettre du shampoing sur les cheveux de Chloé qui commence à râler, elle n'aime pas, c'est la période, c'est une période, elle ne veut pas de shampoing. Manon regarde Nicolas avec, dans son regard, une interrogation, elle sent que quelque chose ne tourne pas rond.

— Rosine, tu comprends ?

Cette fois, les mains de Rosine s'arrêtent clairement sur la tête de Chloé qui, elle, arrête de râler, surprise par la contraction soudaine des doigts de sa mère sur son cuir chevelu. Le silence est un peu trop long. Manon, Chloé et Nicolas regardent Rosine dans l'attente d'une réponse, d'un mouvement, de quelque chose, la vie, qui reprend. Manon se décide à briser ce silence qui devient gênant.

— Maman ?

Rien. Le silence à nouveau. Manon insiste. Il y a un soupçon de peur dans sa voix, plus aiguë.

— Maman ?

Rosine se reprend et sourit, elle regarde Nicolas.

— C'est pas grave.

C'est pas grave ? Qu'est-ce qui n'est pas grave ? Qu'est-ce que c'est cette réponse ? Nicolas ne comprend pas mais il a envie d'entendre que tout va bien. C'est pas grave, elle a dit c'est pas grave, donc ce n'est pas grave, elle a compris, il a eu un peu peur, il la sait sensible.

— Va voir le journal, on finit et on arrive, d'accord ?

— D'accord.

Nicolas hésite encore, pied droit, pied gauche, il a besoin qu'elle lui confirme que vraiment, ce n'est pas grave. Rosine le sent et lui donne ce dont il a besoin, ce dont il a besoin pour qu'il s'en aille car, soudain, elle veut qu'il s'en aille, là, maintenant. Elle sourit, mieux que ça, elle plaisante.

— C'est vrai les filles hein ? On finit et on le rejoint, oui, oui.

— Oui, oui.

Les filles reprennent en chœur le « oui, oui » de leur mère, comme une boutade, une plaisanterie, « oui, oui » comme le petit personnage des livres pour enfants, oui, oui, comme les petites filles sages, oui, oui. Manon s'empare d'un baigneur qui flotte sur l'eau et lui fait dire oui, oui, de la tête. Elle rit, Chloé aussi, qui oublie sur-le-champ le shampoing qu'elle n'aime pas et qui lui dégouline le long du visage, ainsi que la cicatrice mémorielle des doigts de Rosine sur son cuir chevelu. Oui, oui. Manon fait boire la tasse à son baigneur pour rire. Les trois filles sont hilares et Nicolas sourit, tout va bien, alors, allez, pied gauche, il sort, après tout, c'est vrai qu'il veut réfléchir, seulement réfléchir, il les aime beaucoup, ça serait bien peut-être de s'installer là, oui, sûrement. Il sort. Rosine se crispe, quelque chose dans les épaules, presque rien, rien, trois fois rien.

— Rince-toi les cheveux chérie.

Très contente de se rincer les cheveux, Chloé se bouche le nez et plonge la tête sous l'eau. Le regard de Rosine se fige, perdu dans un ailleurs où il n'y a rien cette fois pour de vrai, rien qu'un trou noir. Chloé ressort la tête de l'eau. Rosine lui caresse les cheveux.

— Encore ma chérie.

Chloé se bouche à nouveau le nez et redescend en riant dans la baignoire, sous l'eau elle continue de sourire mais garde les yeux bien fermés, elle n'aime pas les ouvrir, elle a un peu peur, pas comme Manon qui ouvre les yeux et fait déjà de la brasse coulée. C'est important pour Rosine que ses filles sachent nager. Elles ont commencé les bébés nageurs très tôt toutes les deux, elles sont comme des poissons dans l'eau, au sens strict. Chloé se laisse glisser sous l'eau, la main de Rosine l'accompagne. Rosine regarde sa fille sans la voir. Sa main se fait plus ferme, elle appuie. Chloé sent la pression, ouvre les yeux, s'affole, qu'est-ce qui se passe ? Rosine plonge son autre main et même le bras dans l'eau, elle maintient sa fille sous l'eau par une pression conjointe d'une main sur sa tête et de l'autre sur son épaule gauche. Chloé suffoque, les yeux grands ouverts, dans un réflexe de désir de compréhension, de communication, elle regarde sa mère qu'elle ne reconnaît pas. Rosine accentue la pression. Tétanisée, Manon reste interdite, les yeux rivés sur sa mère, cette femme, qu'elle non plus ne reconnaît pas, la bouche ouverte sur un cri

silencieux. Chloé se débat, des bulles explosent à la surface de l'eau, des bruits de clapotis, les mains de l'enfant qui battent ses derniers instants de vie et soudain, plus rien. Le corps inerte de Chloé flotte à la surface de l'eau. Manon ne bouge pas. Entre elle et sa sœur, son baigneur flotte lui aussi. Manon respire à peine, elle voudrait disparaître. Si elle prend le moins de place possible, peut-être que maman l'oubliera, pas pour la vie mais pour tout de suite. Peut-être que comme ça, elle ne mourra pas ? Mais non. Maman qui n'est pas maman se retourne vers elle. Dans les yeux de la fillette, une supplique hurlante et muette, s'il te plaît, Maman, reviens. Rosine ne peut pas l'entendre, elle est ailleurs, dans un trou noir, la boîte noire, un trou où il n'y a rien.

Il est quinze heures trente à la prison de Fleury-Mérogis dans l'Essonne, c'est un après-midi comme un autre avec ses bruits de clés en métal sur les trousseaux et dans les serrures, les cris des détenus, les échanges de cantine, la promenade, la surpopulation, la chaleur, qui dans ce genre d'établissement peut s'avérer plus difficile encore à supporter que le froid, la promiscuité qui rend les hormones fiévreuses et les odeurs n'en parlons pas. Et ce sont les odeurs surtout qui affolent les nerfs quand il fait chaud, les odeurs de pisse, de merde, de transpiration, les odeurs de peur, de colère et de vomi, la vomissure intérieure et extérieure. Quand il fait chaud, la prison devient insupportable de puanteur. Clélia le sait. Clélia s'en fout. Clélia veut entrer dans la prison et rien ni personne

ne l'en empêchera, surtout pas ce connard de gardien qui a l'air de croire que c'est lui qui fait la loi. Elle est à deux doigts de lui foutre un pain, elle se retient, elle veut entrer. Même si elle ne le sait pas, Clélia trimballe avec elle une odeur pas si loin de celle de la prison, une odeur de peur et de colère. Elle trimballe aussi l'odeur de ceux qui sont enfermés depuis toujours, une odeur de secret rance et tenace, un truc qui colle à la peau même si tu te laves tous les jours. Clélia va le buter, c'est sûr.

— Pas d'autorisation, pas de prison, c'est tout.

— Je l'ai oubliée je te dis, appelle la directrice, elle me connaît, connard.

Le gardien, Didier Coste, cinquante ans de muscles et de machisme travaillés, déteste les femmes, et celle-ci en particulier, celles-ci, ce genre-là. Il les déteste car il rêve de les baiser et il n'y arrive jamais. Ces putes. Ces sales putes. Sale pute.

— Connard ? Tu veux que je t'en colle une ?

Il n'appellera pas la directrice, il décide de qui il fait entrer ou pas, c'est son job. C'est son dernier job, sa dernière prison avant la retraite, il a passé sa vie en prison et il n'a jamais touché vingt mille euros. C'était des francs avant, vingt mille francs, ça fait combien en euros ? Il n'appellera pas la directrice et il ne va évidemment pas lui en coller une, il n'est pas débile et ça lui ferait trop plaisir

à cette pute, mais, si elle refuse de partir, il va la foutre dans le sas, avec fouille au corps à la clé, ça lui fera les pieds qu'on lui foute un doigt dans le cul, sale pute. Coste rigole sous les yeux de Maxime Sylvestre, son collègue, un bleu, tout jeune frais émoulu sorti de l'école, nouveau lui aussi, pas de chance pour Clélia, qui ne dit rien. Évidemment il veut éviter les emmerdes. Pas de chance pour Clélia qui tente sa chance, la provocation ça peut marcher et si Coste lui en collait une, c'est lui qui irait au trou, bien fait pour sa gueule. Encore un qui ne pense qu'à la sauter.

— Essaie un peu pour voir ? T'as pas les couilles.

Coste encaisse en souriant.

— Ça ne marche pas avec moi. Tu n'as rien à faire là sans autorisation, qu'est-ce qui me dit que tu entres pas avec de la drogue en douce ? Faut une autorisation pour le parloir, c'est comme ça, c'est la procédure.

Clélia fulmine, elle jette un coup d'œil au sas de sécurité, évalue la possibilité de passer en force, elle sait qu'il n'y en a aucune ou presque, on ne sort pas d'une prison comme ça mais on n'y entre pas non plus facilement.

— Tu sais où tu peux te les mettre tes procédures ? Dans ton cul. C'est quoi ton nom ?

— Ça ne te regarde pas.

— Comment tu t'appelles pauvre con, tu n'as même pas le courage de tes conneries. Laisse-moi entrer je te dis.

Didier Coste souffle et l'ignore, le pire qu'il peut faire pour Clélia.

— Mais tu vas me laisser entrer ducon.

Soudain, c'est elle qui ne se contrôle plus, elle tape du poing sur le rebord de la table où on dépose toutes les affaires personnelles. Didier Coste s'approche, elle l'invective, les procédures c'est des conneries, les procédures ça mène dans des trains qui mènent à la mort, il aurait certainement été de ceux-là, de ceux qui, par leur connerie et le respect des procédures justement, ont fait gazer des Juifs, des Gitans et des pédés. Coste s'approche très près d'elle pour la narguer. Dans un réflexe, Clélia avance sa main pour le repousser. Elle n'a pas le temps de finir son geste, la main de Clélia qui passe la frontière de son espace personnel, son intégrité qui est menacée, c'est exactement ça qu'il attendait, Coste attrape Clélia par le bras et, en un tour de main, il la jette dans le sas de sécurité, cet endroit ni dedans ni dehors, où les détenus restent un temps quand ils arrivent et qu'ils sont « en transit », un no man's land où on fait les fouilles au corps, les mises à nu, au sens strict et au sens figuré, où les affaires civiles sont bien pliées, l'uniforme de détenu enfilé,

et où on retire les lacets et les boutons, pour les codes bleus, les risques de suicides.

Derrière la porte doublement sécurisée, par une vitre en plexiglas incassable et des barreaux, Clélia tempête, elle va lui faire payer, elle va le dénoncer. Didier Coste s'en fout, il est dans son bon droit, insultes à un gardien dans l'exercice de ses fonctions, menaces physiques, suspicion de trafic. Il fait appeler des gardiennes. Dommage qu'il ne puisse pas la fouiller lui-même. Il aurait adoré lui mettre personnellement un doigt dans le cul et dans la chatte aussi. Connasse. Sale pute. Tu jouis.

Clélia se calme d'un coup. Elle s'est encore fait avoir. Elle sait bien pourtant qu'elle doit penser objectif, Isaac le lui a suffisamment répété, elle doit faire passer le résultat avant son besoin d'avoir raison, elle, elle dit dénoncer le système. Elle doit apprendre à prendre sur elle et à se calmer. Ces derniers temps c'est redevenu plus difficile. Il faut dire qu'IL va sortir. LUI, Daniel Varennes, l'horreur, son ticket vers la mort qui, paradoxalement, a été son ticket vers la vie, Daniel Varennes va sortir de prison. Merde. Fuck. En attendant, Clélia prie pour que les gardiennes soient des têtes connues, au moins une sur les deux et une avec qui elle n'a pas de contentieux, ce n'est pas évident, elles ne sont pas légion les personnes avec qui Clélia n'a pas de contentieux, à part ses criminels, une qui ne voudra pas se venger, ou seulement l'humilier, sinon elle est bonne pour une fouille au corps en

règle et ça, non. Non, elle ne le supportera pas, plutôt crever, personne ne s'introduit dans son intimité sans son autorisation. Soudain, Clélia a le souffle court. Elle s'assoit. De toute façon, il n'y a rien d'autre à faire. Son téléphone est dehors, putain de protocole. Connard. Connards, au pluriel d'ailleurs, car, pour Clélia, le monde en général ressemble à ce gardien en particulier, un monde de merde où les gens sont obsédés par les procédures, leur nombril et leur incapacité à réfléchir un peu plus loin que le risque de leur retraite anticipée. Clélia ne porte pas le monde dans son cœur, et il faut dire qu'il le lui rend bien. Elle en a bavé. Elle s'en fout, elle n'y pense jamais. Putain, connard de merde. Clélia voudrait hurler, elle ne peut rien faire qu'attendre, elle se sent impuissante et ça la ronge. Elle sait, elle sent que chaque minute compte, elle doit voir Damien maintenant. Il est trop fragile pour être là, la prison va le dévorer. Connards, ils l'ont foutu en prison pour trente ans, trente ans, sous prétexte qu'il a tué sa grand-mère, il l'aurait tuée pour cinq cents euros, non mais les cons, les cons, personne ne tue pour cinq cents euros, encore moins à dix-huit ans. Le même a été sacrifié, il a été programmé pour tuer par une famille d'assassins en puissance, des assassins qui ont commis, eux, un meurtre sans que personne leur reproche quoi que ce soit, c'est facile de tuer des gamins et que ça ne se voie pas. Le nombre de parents qui devraient être emprisonnés parce que la mort, le crime organisé, c'est tellement souvent la famille, mais ce sont des meurtres d'âmes et

les corps restent là. Damien est mort à l'intérieur. Évidemment, ils sont incapables de voir ça. Damien est un pauvre gosse, une victime, et ça aurait dû entrer en ligne de compte dans le verdict. La victimologie devrait évidemment avoir droit de cité aux assises mais non, la plupart du temps, ils s'en tiennent aux preuves matérielles. Les idiots, ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, encore plus quand l'avocat général est aussi retors que ce putain de Lamier, c'est lui qu'on devrait enfermer. Soudain, la directrice, Clarence Milwood, débarque dans le sas de sécurité. Maxime Sylvestre a finalement réussi à faire entendre raison à Didier Coste, au cas où, juste au cas où, cette conne dit la vérité, ils sont tous les deux nouveaux, autant se blinder et éviter un blâme, et puis l'image des trains et des chambres à gaz, ça l'a marqué. Bien lui en a pris, Clélia connaît effectivement très bien la directrice. Sous son aspect de criminelle, elle n'en est pas une, et elle travaille bien avec Isaac Delcourt, un juge d'instruction renommé, il ne faut pas se fier aux apparences. Coste ouvre la porte, victorieux malgré sa défaite, il n'a rien à se reprocher. Clarence reste une seconde en arrêt devant la beauté de Clélia, elle se dit comme à chaque fois que Clélia est vraiment belle, une beauté singulière, sauvage, faite de tatouages, son phœnix sous l'oreille droite, en haut du cou, une envolée d'oiseaux sur le bras droit, les derniers vers du poème de Rudyard Kipling, « Si », sur l'autre, et d'autres encore, plus secrets, une beauté faite d'ambivalence, entre féminité et masculinité, une beauté faite d'hyper sexualité, d'hyper

sensibilité, et de colère, oui, Clélia est belle, plus que ça, elle est vibrante, de ses trente-huit ans et presque autant de combats, une beauté émouvante, changeante, solaire et tempétueuse. Et, chaque fois, ça lui coupe le souffle. Sa beauté, Clélia, elle, elle s'en fout, elle se fout de tout d'ailleurs, et du monde, elle se fout du monde parce que le monde, les gens, l'écorchent, à de rares exceptions près et Clarence en fait partie. Dès qu'elle la voit, Clélia bondit. Clélia aime bien Clarence, son nom et sa façon d'être, juste, droite, équitable, Clarence fait ce qu'elle peut avec la surpopulation et la cantine dégueulasse, avec les états d'âme et les états d'être, elle fait ce qu'elle peut mais elle ne peut pas grand-chose, à part être agile dans les procédures. Les deux femmes se retrouvent nez à nez. Clélia lui tend son dos.

— Enlève-moi ça et vire-moi ce connard.

— Bonjour, moi aussi je suis contente de te voir. Coste ne pouvait pas deviner, je te l'ai déjà dit, viens avec une autorisation, ça arrangera tout le monde.

— Je n'ai pas eu le temps.

— Clélia.

— Ça va, ça va, j'y penserai la prochaine fois. Mais quand même, il est naze ce mec.

Clarence frôle la main de Clélia, sa peau si fine sur son poignet, un oiseau prêt à s'envoler, le premier de ceux qui s'envolent le long de son bras, Clarence fait durer le moment un peu, un peu trop.

Clélia le sent, elle laisse faire. Elle sait bien de quoi il s'agit et ça ne lui déplaît pas. Elle regarde du coin de l'œil cette femme, qui a à peine dix ans de plus qu'elle, et qui pourtant la rassure parfois un peu comme une mère. Soudain, Clélia pense aux enfants de Clarence, elle sait qu'elle en a trois, trois grands enfants. Elle se demande qu'est-ce que ça fait d'avoir une mère directrice de prison. Elle se demande d'ailleurs comment une femme comme Clarence a pu devenir directrice de prison. C'est horrible comme travail, absurde, comment devient-on directrice de prison ? Pourquoi ? Clélia se demande ça, comme ça, par habitude des questions. Le pourquoi du comment, c'est son truc. Clélia est enquêtrice de personnalité. Elle cherche dans le passé des criminels, des gens la plupart du temps très ordinaires, ce qui fait qu'un jour, ils basculent et deviennent des criminels ordinaires. Elle sait très bien pourquoi Damien a basculé. Ça faisait des mois qu'il était SDF même s'il le niait. Il a rencontré une fille, une chouette fille, il voulait que sa grand-mère lui prête de l'argent pour partir en vacances avec elle. La grand-mère s'est moquée de lui devant elle, ils sont partis. Mais il est revenu, il a insisté, la grand-mère l'a traité de SDF, il a disjoncté. Il voulait juste prendre des vacances, il voulait juste être aimé mais ça, aucun juré n'a bien voulu en tenir compte. Les cons. Clélia est enfin libre, elle se frotte le poignet. Elle se retient de faire une remarque à Didier Coste, elle sait que ça serait contre-productif alors, pour une fois, elle se tait. Il appuie sur l'ouverture de la porte blindée, le

son est violent, crispant. Les deux femmes entrent dans la prison.

Au pas de charge, les boots de Clélia marquent la cadence sur le béton du couloir, elles traversent le pavillon des femmes, sous les cris et les huées, « File moi une clope. » « Fais-moi sortir. » « T'as rien à faire là, salope. » Clélia oblige son cerveau à baisser d'un ton le son qui arrive à ses oreilles sinon elle n'y arrivera pas. C'est difficile. Clélia souffre d'hyperacousie et le bruit la rend nerveuse. Clélia et Milwood pénètrent dans le quartier des hommes. Les cellules sont identiques à celles des femmes, toutes les cellules sont identiques, elles font neuf mètres carrés. Clélia ne s'y fait pas, neuf mètres carrés pour une vie, à deux le plus souvent, c'est peu. Les cris et les huées, un rituel de prisonniers dès qu'un « extérieur » traverse leur univers, se poursuivent, cette fois ce sont des « T'es bonne. » « Vas-y entre. » « Viens me sucer. » « J'te bouffe la chatte. », assortis du bruit des gamelles en fer-blanc tapées contre les barreaux des fenêtres. Le cœur de Clélia s'accélère, elle peut presque voir leurs yeux révulsés, pleins de désir réprimé, certains ne se branlent plus tellement le cul leur manque. Elle peut presque voir leurs bouches ouvertes sur leurs cris d'impuissance dans les deux sens du terme. Elle accélère encore le pas. Milwood en fait autant.

Deux étages et une coursive plus loin, cellule quatre cent vingt-deux, Damien Préjean noue ses

draps entre eux. Il est seul. Le matin même, il s'est fait battre par son codétenu, le codétenu a fini au cachot, Damien Préjean a fait une crise de panique et a été placé provisoirement en isolement. C'est pour ça que Clélia est là en urgence. Damien est gros, lourd, obèse de sa vie qui lui a été volée, de ce vide en dedans que rien ne saurait assouvir. Il se lève, il monte sur un tabouret, il passe les draps au-dessus de la barre de soutien du plafonnier. Il repousse le tabouret d'un coup de jambe et tombe. C'est mieux comme ça.

Clélia et Milwood marchent le long de la balustrade. Elles sont à un étage et une coursive de la cellule de Damien. Au milieu des cris et du bruit des gamelles, la sirène d'alarme retentit. Instinctivement, Clélia se met à courir, Milwood lui emboîte le pas. Elles arrivent hors d'haleine à la porte de la cellule, en même temps que le médecin de l'hôpital. Deux gardiens sont en train de décrocher le corps de Damien, l'un tient ses jambes, l'autre est monté sur un tabouret pour le dépendre. Le gamin pèse son poids, le médecin se joint à eux pour le descendre, le plus délicatement mais rapidement possible. Clélia s'arrête net. Elle enregistre tout d'un coup, l'érection, le pantalon mouillé d'urine, les yeux révulsés, la langue pendante, l'angle de la nuque. Il est mort, sans doute sur le coup, la nuque brisée. Le corps de Damien Préjean gît sur le sol crasseux de sa cellule, son surcroît de graisse dégouline de sa veste de prisonnier, ils n'avaient pas de taille assez grande,

ils avaient commandé une veste à sa mesure, elle devait arriver dans la semaine, il n'en aura plus besoin maintenant. Clélia est atterrée, ce n'est pas un endroit pour mourir, ce n'est pas un endroit pour un enfant, un enfant ne devrait pas mourir. Le médecin tente un massage cardiaque, des minutes qui paraissent des heures, il n'y a rien à faire, Clélia le sait bien, lui aussi, mais c'est son job d'essayer. Il arrête. Il se retourne vers Clélia et Milwood et fait un signe de négation de la tête, tout est fini, c'est sûr, Damien Préjean est mort. Le médecin prononce la date et l'heure du décès, le sept juin deux mille dix-huit à seize heure zéro quatre. Ils l'ont tué. Si elle était arrivée quelques minutes plus tôt, il ne serait pas mort. Clélia rebrousse chemin et part en courant. Milwood sort son téléphone.

Devant le palais de justice, hors d'elle, Clélia sort d'un taxi. Elle monte quatre à quatre les marches, passe l'entrée, fonce, traverse les couloirs et entre dans le bureau de l'avocat général Lamier.

— Il est mort, vous êtes content ?

Lamier est au téléphone. Pas impressionné, il prétexte une urgence, salue son interlocuteur et raccroche tranquillement. Il connaît bien Clélia. Il sait qu'il a le pouvoir, et si elle pouvait faire un faux pas, il en serait ravi, vraiment ravi. Un outrage à magistrat par exemple, il pourrait lui interdire d'exercer et la protection de ce foutu Delcourt ne servirait à rien. Clélia Rivoire et Isaac Delcourt,

l'enquêtrice de personnalité et le juge d'instruction, les deux font la paire, la paire de l'emmerdement maximum oui. Il les ferait bien sauter tous les deux tiens. Il sourit.

— Chère Clélia, il faudra bien qu'un jour vous vous rendiez à l'évidence, je n'y suis pour rien, je sers la justice.

La justice ? Quelle justice ? Une justice qui condamne un jeune homme, un enfant, de dix-huit ans à trente ans de prison parce qu'il a tué sa grand-mère. Une grand-mère qui faisait régner la terreur, une grand-mère qui le battait, l'enfermait dans un placard avec la complicité de ses parents, sans parler des insultes conjointes. Un passé de dix-huit ans d'enfer et un avenir de trente ans de cellule, c'est ça la justice ? Damien a préféré se suicider mais ce n'est pas un suicide, c'est un crime. Et c'est lui, Lamier, le criminel. Lui qui a requis une peine maximum, lui qui a plaidé l'homicide volontaire avec circonstances aggravantes, le fameux meurtre sur ascendant, lui qui ne veut pas voir que juger, c'est comprendre. C'est lui le criminel. Clélia vocifère tout ça à la figure de Lamier. En même temps, elle se dit qu'elle est coupable aussi, qu'elle aurait dû crier plus fort aux assises, qu'elle n'aurait pas dû écouter Isaac, vu que sa « bonne présentation » préconisée pour que les jurés soient convaincus de sa crédibilité n'a pas marché. Toujours souriant, Lamier lui répond doucement, très doucement.

— Vous êtes injuste, je ne fais que mon travail. Comme vous d'ailleurs. Mais tant qu'à faire, vous auriez dû dire tout ça comme ça aux assises, qui sait, l'issue aurait pu être différente. Pourquoi vous êtes-vous bridée ? Je ne veux aucun traitement de faveur, vous le savez.

Cette voix mielleuse, ce masque de la sympathie, cette mauvaise foi, cette façon de la culpabiliser avec les bons arguments, comme s'il était entré dans son cerveau, c'est la meilleure façon de pousser Clélia à bout, de la pousser dans ses ultimes retranchements, de la pousser à la faute, ici, ou la prochaine fois, dans le prétoire. Lamier le sait, il en joue. Et ça marche. Clélia n'en peut plus, elle va le tuer. Et puis, soudain, dans un éclair de lucidité, elle s'arrête, elle entend sa manipulation. Elle ne va pas encore se faire avoir, pas comme cet après-midi, connard, connerie de procédure, ça aussi ça l'a tué Damien Préjean. Tant pis, elle lâche l'affaire, elle doit continuer à travailler. Mais Lamier est bien parti, il ne compte pas s'arrêter là, lui ne la lâche pas. Et il est fort.

— Quand même, c'est dommage que vous n'ayez pas eu d'autorisation cet après-midi, un peu plus et vous arriviez à temps.

Domage que vous n'ayez pas eu d'autorisation ? Comment le sait-il ? Bien sûr, il a ses informateurs et les nouvelles vont vite entre la prison et le palais de justice. Connard de gardien de merde,

vosre présent, fait d'honnêteté, de droiture et même de bienveillance, en regard de ce présent donc que vous avez voulu juste, et du courage dont vous avez fait preuve pour vous extraire de ce terrible passé tout en assumant votre entière responsabilité, le jury à l'unanimité a décidé de ne pas vous reconnaître de circonstances atténuantes, mais pas non plus aggravantes, Rosine Delsaux, le jury a décidé de faire preuve de clémence. Vous êtes condamnée à quinze ans de réclusion criminelle pour homicide volontaire. C'est une vraie seconde chance, j'espère que vous saurez la mettre à profit.

Il y a un brouhaha dans la salle. Clélia se demande si elle a bien entendu ou si c'est la voix dans sa tête. Rosine regarde Clélia comme si elle n'avait pas compris. C'est bien ? Évidemment que c'est bien. Je le mérite ? Bien sûr que tu le mérites. Isaac laisse échapper un soupir de soulagement. Cette fois, la justice a été juste. Dans un élan, Clélia serre Isaac dans ses bras. Elle va ensuite dire au revoir à Rosine qui va être emmenée directement en prison. Elle regarde Meyer, elle a été bonne, la suite dira si elle a raison de se méfier ou pas, en tout cas, elle est déjà en train de ranger ses affaires. Christophe suit Clélia vers Rosine. Ça va aller, je viendrai te voir, on viendra te voir. Nadine, Béatrice, Murielle et Ismaël attendent Christophe, très émus. Claude Delsaux se lève, soudain vieux et voûté. Voilà, au vu du verdict, Clélia veut bien avoir de la compassion. Lamier lui serre la main, ils peuvent faire appel, mais

Delsaux s'en va, il ne fera pas appel. Les portes du palais de justice s'ouvrent, laissent passer les habitués, les journalistes et Claude Delsaux. Rosine est emmenée. Clélia rejoint Samuel et Isaac, ils forment une bonne équipe. Oui, ils forment une bonne équipe. Clélia sourit, elle respire, soulagée pour la première fois depuis la mort de Préjean. Pas longtemps. Soudain, elle pense à Varennes. Il sort dans une semaine. Isaac sent son changement d'humeur. Il la prend par le bras, encore un geste d'affection inattendu. Elle respire, sait qu'elle peut compter sur lui. Ils sortent. Dehors, en bas des marches, le palais de justice derrière eux, ils se séparent. Clélia s'éloigne dans la nuit.